

grande dame pour laisser jeter sa propre mère dans le ruisseau!

—Je vais lui écrire encore.

—Bah! bah! les lettres on les lit et puis on n'y pense plus. Vous irez, je vous dis! Vous avez une robe assez belle, en cachemire, et votre manteau de l'an dernier... Et puis, on n'y regardera pas et vous connaîtrez notre jeune dame, et... et... voilà! — Pour l'argent, moi j'en ai... pas beaucoup, parce que mes neveux me le prennent à mesure... Ah! si j'en avais assez pour faire taire ce gueux de Rovineau!... Enfin, y aura de quoi payer votre voyage. Oh!... vous n'allez pas dire non et nous laisser égorger comme un mouton sans vous défendre... Qu'est-ce qu'aurait dit notre défunt monsieur? Et puis, c'est pas tout ça. Si le voyage vous fait peur, j'irai avec vous. Oui, j'irai. Il y a longtemps que je me dis: "Je veux voir Paris avant de m'en aller au cimetière..." C'est convenu, dites, madame? On aura bien là-bas un coin pour me loger et je serai là pour vous soigner sans déranger personne.

XVI

C'était une terrible femme que "la Julie à Mme Nessyer." Elle savait vouloir. Depuis longtemps, sa maîtresse acceptait l'affectueuse brusquerie de son dévouement. Tant d'événements, tristes ou joyeux les avaient trouvés réunies, que l'idée de se séparer ne leur pouvait plus venir et, comme il arrive toujours, la nature douce et résignée de l'une ployait devant l'énergique entêtement de l'autre. Ainsi l'autorité, pour tous les menus faits de chaque jour, se trouvait, par une longue habitude, définitivement déplacée sans que Mme Nessyer tentât la moindre protestation. Cette fois encore, la maîtresse se laissa influencer par la servante; il fut décidé que dès le lendemain on partirait, laissant à une voisine de confiance la garde de la maison et le soin d'arroser les géraniums, maintenant fleuris en pleine terre dans le tout petit massif du jardin.

—Inutile de prévenir, affirmait Julie; une lettre ne serait guère plus

tôt que nous à Paris et une dépêche ferait peur... Vous direz comme ça, en arrivant, que vous avez voulu faire une surprise. Et c'est le moins que vous alliez un peu voir votre bru, madame, avant qu'elle ne vous ait rendue grand'mère... Si vous vous trouvez bien à Paris, vous pourrez y rester jusqu'au baptême; moi je reviendrai ici, parce qu'on ne peut pas tout laisser à l'abandon.

On venait d'allumer le gaz rue St-Guillaume, et le concierge refermait le portail de l'hôtel de Givore, quand un fiacre s'arrêta. Il était chargé d'une petite malle longue et plate, poilue, cerclée de fer — une malle comme on n'en voit plus — et d'in vraisemblables colis: carton en papier fleuri, sac en tapisserie, qui formaient le bagage particulier de Julie.

—Ça, se dit le concierge, c'est pas pour chez nous. On se trompe. Ça ne me regarde pas, ils verront bien.

Et, tranquille, il acheva de fermer son portail.

Personne ne descendant de la voiture, le cocher sauta de son siège et vint ouvrir la portière.

—Etes-vous sûres que c'est ici? C'est un hôtel particulier, comme on dit.

—Oui, c'est ici chez nous! affirma une voix bourrue. Allons, madame, descendez-vous?

—J'aurais dû prévenir, Julie... Jamais je n'oserai, comme cela, arriver sans crier gare...

—Eh! ben, il est temps de changer d'avis, maintenant!... Vous ne voulez pas descendre?

—Ecoutez... ma bonne Julie, allez me chercher mon fils, dites-lui que je suis ici... demandez-lui...

—Ah! seigneur! En voilà des façons pour arriver dans sa propre famille!

Et, mise de méchante humeur par la fatigue, les émois du voyage durant lequel tout lui avait été sujet d'inquiétude et d'irritation, Julie bondit hors du fiacre et ordonna au cocher qui, goguenard et bon enfant, s'amusait de l'indécision de ses clientes:

—Attendez-moi, mon garçon, je

reviens... le temps de dire: me voilà! — Comment qu'on sonne ici... Ah!... v'là le bouton à tirer.

La petite porte découpée dans l'un des vantaux s'écarta à peine devant Julie; elle acheva de l'ouvrir d'un geste impatient, commençant la question préparée: "Je voudrais voir monsieur..."

Mais elle s'arrêta stupéfaite. Personne ne se trouvait derrière le portail. L'huis, mystérieusement ouvert, mystérieusement de lui-même se refermait avec un bruit sec.

Julie restait là, indécise, fâchée à la pensée que quelqu'un lui faisait une plaisanterie, qu'on se cachait pour la faire chercher.

—Drôles de gens, ces Parisiens!

Personne ne se montrant, elle se décida à traverser la cour, attirée par le hall illuminé derrière la double porte vitrée. Mais au moment où elle dépassait l'étroite entrée de la loge qu'aucune lumière encore n'éclairait, une voix l'appela.

—Pardon, madame... vous demandez?...

Flattée de s'entendre appeler "madame" malgré son bonnet de mouseline tuyauté, Julie s'apaisa.

—Je vais chercher monsieur... monsieur Nessyer... c'est bien ici au moins qu'il demeure?

(A suivre)

Les Millions du Grand Tronc

Le Grand Tronc aura bientôt dépensé 17,000,000, cette année pour leurs convois et leurs locomotives. Il y en a eu en tout, soixante wagons de passagers de construits, qui ont coûté environ \$12,000 chacun, rendus à Montréal, ce qui fait un total de \$720 000. Trente de ces wagons ont été reçus.

Il y a cent locomotives de commandées, qui ont coûté \$15,000 chacune, ou un montant de \$1,500,000.

On peut imaginer l'accroissement du trafic par fret quand on sait que 4,500 wagons ont été construits. La commande était pour 5,200 et le coût moyen de chacun de \$850 de sorte que pour les wagons de fret seuls, \$5,420,000 ont été dépensés. Avec ce surplus, le Grand Tronc espère pouvoir faire face à la presse des affaires.